

# Galerie Daniel Templon

Paris

## ANTHONY CARO

TELERAMA – 17 septembre 2014

### LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

Sculpture

**Anthony Caro**

III

Jusqu'au 4 janvier, musée Würth, Erstein (67), tél. : 03 88 64 74 84.

Jusqu'au 25 octobre, galerie Daniel Templon, Paris 3<sup>e</sup>, tél. : 01 42 72 14 10.

*Le Jugement dernier*, vingt-cinq sculptures pour dénoncer la barbarie.

Le sculpteur anglais Anthony Caro est mort il y aura un an le 23 octobre prochain. Il avait 89 ans. Il était l'un des plus grands artistes de son temps. En France, seul le musée Würth en Alsace, une institution privée, lui a rendu (et lui rend encore) hommage. Dans une époque un peu désabusée, où l'art devient un (enjeu) social et financier, la vision du *Jugement dernier* dans la grande nef du rez-de-chaussée du musée Würth offre, en dehors de sa richesse artistique, quelque chose de réconfortant. L'œuvre témoigne de la passion d'un homme et de son engagement : Caro croyait profondément à la puissance de son art, à sa capacité d'émerveiller et d'émouvoir. Réalisé entre 1995 et 1999, présenté à la Bien-

avait été au début de sa carrière, lorsqu'il assistait Henry Moore, avant qu'il ne découvre au début des années 1960 aux Etats-Unis l'œuvre de David Smith, un sculpteur figuratif. On oubliait aussi qu'il était un homme libre. Ainsi accepta-t-il, à l'aube de ce siècle, de concevoir le chœur de l'église gothique de Bourbourg, près de Gravelines, dans le nord de la France, commande que sa jeune consœur anglaise de 46 ans, Rachel Whiteread, au style plus contemporain, avait refusé prudemment. Bourbourg est la suite artistique du *Jugement dernier* : même alliage de matériaux, même jeu entre figuration et abstraction, même interprétation bouleversante de la mythologie. Le chœur et le baptistère de Bourbourg, comme *Le Jugement dernier*, sont des chefs-d'œuvre.

Ce sont aussi des sculptures narratives, genre que l'art moderne, obsédé par la forme, a oublié. Rêvant à l'œuvre absolue, définitive, unique, les sculpteurs et les peintres ne racontent plus d'histoires. Ils fabriquent des fétiches pour collectionneurs. Ils s'adaptent au désir du marché – parfois à celui de l'institution. Caro, lui, ose et bouscule tranquillement les règles. Dans les années 1950, il supprime le socle et pose la sculpture au sol, à égalité avec le regardeur. A la fin de sa vie, il se lance dans de monumentales sculptures abstraites, merveilles de composition, d'équilibre et d'harmonie (la sublime *Shadows*, 2012-2013, dans le hall du musée). A Paris, deux œuvres de 2012, *Tempête* et *Horizon*, de proportions plus modestes (acceptables dans une galerie), donnent une idée de l'immense talent de l'artiste et de l'exigence qui l'accompagna jusqu'au bout de son parcours. Ce sont des pièces d'acier (tubes, barres, poutres, plaques) savamment assemblées, mêlant tensions et relâchements, droites et courbes, selon un rythme inouï, tantôt endiable (*Horizon*), tantôt symphonique (*Tempête*). C'est exceptionnel, loin, si loin de certaines facéties actuelles que la démagogie commande. Comme l'œuvre, le cheminement d'Anthony Caro – sa passion, sa rigueur, son aspiration, son humanité, sa sincérité – devrait être un modèle enseigné dans toutes les écoles des beaux-arts ●



nale de Venise en 1999, *Le Jugement dernier* est un ensemble monumental. Vingt-cinq sculptures le composent. Inspirées à la fois par la mythologie et l'actualité tragique, elles dénoncent la barbarie et toutes les souffrances infligées aux hommes par les hommes. Caro y mêle le bois, l'acier, la céramique et le béton auxquels il ajoute, dans la dernière sculpture du cycle, quatre trompettes en cuivre que les anges feront sonner lorsque l'heure du Jugement viendra.

Lors de sa première présentation à la Biennale, l'ensemble déconcerta : Caro s'éloignait de l'abstraction qui l'avait rendu célèbre. On oubliait qu'il